

Chapitre 6 : Guillaume, Marseille, mardi 20 mars 1990

Le lendemain, dès l'aube (enfin, pas avant dix heures quand même), Marion ouvre les yeux, puis les placards, soi-disant pour finir de ranger, mais même moi je me doute qu'il s'agit plus, en fait, de trouver le « quelque chose de convenable à me mettre » qu'elle a cherché en vain hier soir. Sans parler d'une curiosité féminine certaine. Et patatras : la voilà qui déniche quelque chose que je ne vois pas, par terre dans le placard, planqué sous un paquet de linge sale que quelqu'un — Linda, William, ou moi ? Mais ça ne me ressemble pas trop de préparer ça à l'avance — avait préparé un jour (pour mettre dans le lave-linge, comme on dit maintenant, moi j'ai toujours appelé ça une machine à laver) puis pour l'oublier là. Je vois son visage se décomposer :

— Qu'est-ce que c'est que ça, Guillaume ?

Je m'approche et je reconnais la cause de son trouble :

— Eh bien tu vois, dans mon métier, on appelle ça un flingue. Mais t'inquiète, ça fait partie de la panoplie professionnelle de tout bon détective privé. Même s'il n'arrive que très rarement d'en avoir besoin.

— Je sais que je suis bête. Je sais bien que les détectives en ont, dans les films. J'aurais dû y penser. Mais jamais, au grand jamais, je ne t'aurais cru capable de te servir d'un truc pareil. J'espère bien ne pas me tromper mais rassure-moi, s'il te plaît. Ce n'est pas pour chercher ça que tu m'as proposé de me faire visiter Marseille, au moins ? Pour l'emmener au Brésil et te venger de ton João — ? Dis-moi la vérité !

Et voilà, Marion était aux anges, hier, de découvrir de nouveaux horizons, de visiter Marseille avec moi, tout allait bien, et c'est tout de suite le drame parce qu'elle tombe nez à nez avec mon flingue ! Quand même, quelle sensibilité excessive, ces bonnes femmes ! J'essaie de la rassurer :

— Mais non, bien sûr que non, hors de question d'emmener ce flingue au Brésil. Ni celui-là ni un autre. De toutes façons, jamais il ne passerait les contrôles à l'embarquement ! Et pour être tout à fait franc, même si j'aimerais bien frimer un peu devant toi et que ça me coûte de te l'avouer, moi non plus, je ne me crois pas capable de l'utiliser comme ça de sang-froid. Tu sais, je prends parfois (souvent ?) des airs de gros dur, comme ça, mais j'ai toujours été partisan de la non-violence.

— Dans ces conditions je ne vois pas bien ce que ton 'flingue', comme tu dis, fait là, par terre, sous un paquet de linge sale, dans ton placard.

— Crois-moi, Marion, s'il te plaît. Jamais je ne me suis servi de ce flingue autrement que pour faire peur. J'ai honte, c'était quelque fois pour me défendre, mais je dois reconnaître qu'en général c'était pour faire peur à de pauvres gens qui n'avaient pas les moyens de payer leurs dettes.

Je la devine très moyennement convaincue par mes protestations d'innocence. J'argue de l'heure qui tourne, et elle abandonne l'espoir de trouver 'quelque chose de correct à me mettre', on prend la bagnole vers Cassis, où on visite un peu cette mignonne cité, puis on pousse jusqu'à La Ciotat, moins charmante mais combien plus vivante. Je vois Marion se remettre peu à peu à la vue des paysages splendides qui bordent la route, mais l'ambiance dans la voiture reste plombée depuis ce matin et l'incident de la découverte de mon flingue. Élégante comme toujours, elle ne me fait pas ouvertement la gueule, mais ne dit rien, prostrée dans son coin, les yeux dans le vague, je la devine très déçue. Par moi, forcément, ça ne pouvait être que de ma faute.

Dans la voiture, j'ai mis la radio : surprise, elle marche. Paulo a même réparé ça ! Par hasard, j'entends le mot Brésil et je tends l'oreille à une info qui tombe sur l'inflation brésilienne, qui a atteint

la bagatelle de 85% sur le mois de mars écoulé, presque 5000% sur les douze derniers mois. De mon temps, dans les années 70, ça ne dépassait pas les 20% par an ou quelque chose de cet ordre. Où allons-nous ma pauvre dame ! Ça fait bien rigoler le crétin de journaliste qui en parle. Je me sens obligé d'expliquer à Marion qu'il ne se rend pas compte des souffrances que ça recouvre, des sommes mises à l'abri à l'étranger par les richards, pendant que les petits en sont réduits à dépenser tout leur salaire le jour de paie, ceux du moins qui ne sont pas au chômage, sous peine de le voir fondre comme neige au soleil des tropiques. Jamais je n'aurais dû lui rappeler la misère au Brésil ! Elle en profite pour me l'avouer encore une fois, elle appréhende plus que jamais la misère et surtout l'agressivité qui l'accompagne en général : celle qu'elle imagine régner là-bas, ainsi que celle qu'elle devine parfois tapie en moi. Pour la calmer, je lui rappelle que la violence n'est pas l'apanage du Brésil, qu'elle est aussi en train de monter en Europe. Heureusement, un exemple typique me vient à l'idée : ma vieille télé, plus égotante et cacochyme que jamais, s'est ouverte hier soir sur un scoop. C'est le Times de la veille qui l'annonçait : après la chute du mur de Berlin, Kohl voulait certes réunifier l'Allemagne, mais la gazette londonienne a publié en première page une note secrète de Mitterrand à Kohl où le français menaçait l'allemand, si jamais ce dernier tentait de réunifier l'Allemagne, non pas, pas quand même, de lui déclarer la guerre, mais de dissoudre bel et bien la communauté européenne. Car une Allemagne réunifiée ça représenterait un pays de 80 millions d'habitants aux mœurs revanchardes et un pays à la santé économique éclatante et insolente, qui ne manquerait pas de dominer l'Europe toute entière si on la laissait faire. Une fois de plus les anglais sont trop heureux pour laisser passer une occasion rêvée de semer la zizanie en Europe.

— Tu vois, Marion, l'agressivité, ça ne m'est pas réservé ! C'est très répandu par les temps qui courent ! Et jusque dans les plus hautes sphères qui plus est !

Heureusement, j'arrive à trouver une digression en l'interrogeant sur son passé :

— Hier dans le train je t'ai raconté ma vie. C'est ton tour,

maintenant, j'aimerais bien que tu me parles de toi, Marion...

Docile, elle me raconte un peu sa vie 'd'avant'. Comme elle me l'a déjà dit à Beauquencourt, elle s'est retrouvée mariée très jeune à Pélissier par la volonté de son père. Les raisons de ce mariage étaient, comme au XIXème siècle, à chercher dans le beau domaine qui résulterait de la réunion des terres respectives des deux familles. Peu après le mariage, son époux fut surpris de voir Marion raisonner, argumenter avec lui, adopter telle ou telle attitude en fonction de tel ou tel but, ou exprimer une opinion personnelle, que ce soit dans le domaine artistique, politique ou autre. À sa grande déception (et grande colère), Marion refusa tout net l'embauche d'un contremaître pour s'occuper de l'exploitation. Elle s'était toujours intéressée à l'agronomie et voyait là l'occasion de mettre en pratique ce qu'elle avait appris dans ce domaine. Pélissier avait toujours gardé pour modèle féminin sa propre mère, habituée dès son plus jeune âge à admettre sans discussion ni réflexion personnelle les avis, opinions et dogmes qu'on avait commencé de lui inculquer dès son plus jeune âge par le canal des bonnes sœurs, d'abord, puis des frères de l'Institution qu'elle fréquenta du jardin d'enfant à la troisième, fin de ses études. Son directeur de conscience et confesseur prit le relais, ainsi que le père de Pélissier et divers de leurs amis qui venaient parfois dîner à la maison où se cantonna son rôle toute sa vie durant. Ses seules sorties étaient pour la messe ou pour le presbytère, où, en compagnie d'autres dames, elles tricotaient pour les pauvres de la paroisse ou se réunissaient au patronage où elles s'occupaient des kyrielles d'enfants de ces mêmes pauvres. Une semblable soumission était absolument hors de question pour Marion, incapable de se plier à une telle discipline. À partir de cette constatation, Pélissier renonça vite à toute discussion avec elle, car c'est elle avait toujours le dernier mot. Il se remit bientôt à courir le guilledou sans plus chercher à se cacher, habitué qu'il était à de multiples aventures de célibataire. Par respect pour ses propres parents, plus que par peur du scandale, Marion n'osa pas donner suite à sa première idée d'envisager sérieusement le divorce, ni même la séparation. Et elle n'eut plus guère d'autre occupation que la responsabilité du domaine et de ses ouvriers agricoles, responsabilité qu'elle avait heureusement

réussi à conserver contre l'avis de son mari.

Au retour à Marseille on repasse par les calanques, Marion ne se lasse pas de ces paysages de rêve et je me réjouis de la deviner enthousiasmée par la découverte de Marseille et de ses environs. Retour à l'appart. On reparle du Brésil, bien sûr. Bêtement, j'en viens à lui parler de mon secret espoir de vengeance vis-à-vis de João. Je dis 'Bêtement', parce que, bien sûr, je vais raviver les craintes de Marion en lui parlant de vengeance. Je m'en suis rendu compte en le disant, mais c'était déjà trop tard.

— Ce type, ce João, il m'a vraiment pourri la vie. Tu aurais vu sa figure quand il me racontait comment il a torturé Manuela. Il en jouissait encore, ce sadique. C'est une ordure comme j'en ai rarement rencontrée. Et Dieu sait qu'on en rencontre dans mon fichu métier.

Et je lui re-re-conte, car je lui en ai déjà parlé, mais pas avec tous les détails, le passage de João à Marseille, les aveux qu'il m'a fait, et les doutes que ça a engendré chez moi. En fait j'ignore toujours quel but il pouvait bien poursuivre. Pour me faire bien comprendre, je suis obligé de remonter dans le temps, de lui parler du João que j'avais connu au Consulat de France à São Paulo, de ce gros barbu jovial avec qui nous avons vidé tant de chopes. Et puis j'en viens à lui parler de Manuela, et de sa fin tragique, précipitée qu'elle fut à travers les fenêtres du DOPS par ce même malfaisant de João. Elle m'écoute sans piper mot, puis réfléchit longuement quand j'ai fini, avant de me sortir :

— À ton avis, pourquoi est-il passé comme ça te narguer à Marseille ? À t'entendre on dirait que c'est pour toi qu'il a fait le voyage !

— ...? Aucune idée. Et Dieu sait que je me suis pourtant déjà souvent posé cette question.

— Sérieusement, qu'est-ce que tu comptes faire vis-à-vis de lui ?

Bonne question. Je ne sais pas du tout ce que je ferai, je pensais improviser. Tout ce que je sais, c'est qu'une volonté farouche me presse de partir sur les traces de ce salopard. Quant à savoir ce que je ferai si je le retrouve, c'est une autre paire de manches. Je n'ai pas trop pour habitude de décider à l'avance d'une stratégie. Encore

moins de m'y tenir si jamais j'en décidais un jour ! Mais je ne peux pas lui avouer ça, sous peine de passer pour un charlot. Une fois de plus.

— Je n'ai pas pris de décision définitive. Mais je pourrais peut-être porter plainte contre lui. Tu sais, le Brésil a évolué, ce n'est plus la dictature, il y a eu des élections libres en décembre. Je pourrais aussi lui casser la gueule dans un coin sombre. Ça, j'aimerais vraiment !

— Et comment penses-tu opérer ? Tel que je te vois, tu risques de te laisser emporter par la colère, de perdre toute lucidité avec tes capacités de jugement. N'oublie pas que tu seras sur son terrain, et que même, il t'y attend peut-être. La grande stratégie n'est pas mon fort, loin de là, mais ça ne doit pas être la situation optimum de se retrouver sans aide, à l'étranger, et dans un pays lointain, sur le terrain de l'adversaire !

On continue à discuter un moment, mais le charme est rompu, nous le voyons bien tous les deux. Ma haine de João s'est interposée entre nous, une haine en béton, lourde, compacte. Marion, et elle ne le cache pas, craint de me voir faire des bêtises au Brésil, elle est effrayée par toute cette sauvagerie qu'elle devine chez moi. Plus j'essaie de me justifier et plus je m'enferme, ce qui a le don de m'énerver. C'est dingue, il n'y a pas trois semaines qu'on est ensemble et déjà la confiance n'est plus la même entre nous, quand nous ne sommes pas en train de nous engueuler pour des vétilles. À la première occasion on a des discussions très limites sur des sujets on ne peut plus futiles. Comme un vieux couple, on sent qu'aucun des deux ne veut lâcher prise, on campe chacun sur ses arguments sans trop écouter l'autre. Je ne sais vraiment pas ce que ça donnera d'ici quelque temps !